

INTRODUCTION AU RECIT DE MARCEL BIDAUX

par

Roger ROBBE

Président de la Fédération des Amicales

F.F.I du DOUBS, JURA-NORD et TERRITOIRE DE BELFORT

C'est un précieux témoignage d'un résistant de coeur dès juin 1940. Il cherchait alors à récupérer des armes abandonnées par l'Armée Française en retraite avec cette arrière-pensée confuse "Un jour peut-être ça pourra servir"

Mois après mois, année après année, il trouve des compagnons d'idéal pour travailler avec lui dans cette "armée de l'ombre", encore inorganisée mais puissamment motivée, une armée d'hommes libres et généreux qui sentent peser l'insupportable et double fardeau d'une armée d'occupation et d'une philosophie raciste qui bafoue l'homme.

Peu à peu les contacts viennent, la Résistance s'organise, se structure, et, d'un désordre de courage, les Français résistants vont devenir "La Résistance Française".

En saluant le courage et la détermination des F.F.I. du groupe DOUBS-FRONTIERE qui, avec leurs camarades du CENTRE-DOUBS formèrent en juillet 1944 le sous-groupement PLATEAU du GROUPEMENT FRONTIERE de la Sous-REGION D2, je remercie Marcel BIDAUX d'avoir écrit ce témoignage vivant, d'une honnêteté scrupuleuse, sans vanité aucune, qui traduit les actes, les intentions, les risques, les aventures de ces pionniers de la Résistance.

Il fut l'un d'eux; il a dit la vérité de l'homme qu'il est dans l'époque qu'il a vécue. Comme des millions d'autres il fut l'honneur de la France mais, au delà encore, l'honneur de l'homme dans sa dimension la plus haute : l'homme qui refuse l'injustice de la déchéance imposée au genre humain.

Roger ROBBE.

COMMENT JE SUIS DEVENU RESISTANT,

PUIS F.F.I.

DANS LA FOULEE DE LA DEBACLE DE JUIN 1940 :

L'armée allemande est partout. Nous travaillons, Sanson et moi, au chemin de fer régional R.F.C. (chemin de fer régional de Franche-Comté à voie étroite). Arrivés à Trévillers, nous constatons que la division polonaise qui a combattu à Frambouhans, Maiche, Damprichard et Trévillers a laissé là armes et bagages, avant de passer la frontière suisse. Des centaines de chevaux sont parqués dans les communaux. Ils commencent à manger les racines, ils n'ont plus rien à manger. Des canons de 75, des fourgons, des vêtements gisent pêle-mêle dans la campagne.

Des Allemands nous attendent sur le quai de la gare, nous arrêtent et nous interrogent. Puis ils nous donnent l'ordre de rejoindre notre dépôt (Morteau) avec la locomotive seulement et de nous remettre aux autorités militaires allemandes en tant que prisonniers de guerre, du fait que nous conduisons un convoi militaire.

Nous redescendons à Morteau, mais bien sur, nous ne nous rendons pas à la Kommandatur.

Quelques jours plus tard, les Allemand ordonnent au directeur du R.F.C. de remettre celui-ci en service régulier. Nous reprenons donc notre travail. En arrivant à Trévillers, nous constatons que beaucoup d'Allemands ont disparu. Ceux qui restent ne nous prêtent aucune attention. Ce qui nous permet de satisfaire notre curiosité en allant nous promener à travers le matériel cité précédemment. Je découvre une chenillette Renault encore attelée à un canon AC de 37 mm, un fourgon plein de munitions (obus 37 mm). Un peu plus loin, il y a 2 mitrailleuses avec munitions, un tas de fusil (environ 500), 2 canons de 75 mm, et d'autres armements légers divers.

En rentrant le soir avec mon camarade, nous prenons l'engagement de camoufler le maximum possible de ces armes, afin d'une part de les soustraire aux Allemands, et d'autre part dans l'éventualité naissante de les utiliser à leur rencontre. C'est ce que nous faisons pendant les 15 nuits qui suivent.

Mais nous constatons trois mois après que notre cache a été découverte. Par qui? Nous avons là de quoi équiper au moins 900 hommes! Il nous aurait pourtant été facile de ramener ce matériel à Morteau, malheureusement c'est fini.

....

HIVER 1940 - 1941 :

Pendant l'hiver 40-41, le ravitaillement est de plus en plus rare. Celui qui peut obtenir un peu de viande est un privilégié. Avec mon camarade Sanson et l'aide du chef de gare du Russey, nous avons obtenu un quartier de boeuf que nous nous proposons de partager avec les employés du dépôt. Mais nous n'avons pas prévenu le chef de train. Celui-ci en trouvant la viande dans le fourgon s'empresse de téléphoner au directeur, M. Prenot. Ce dernier prévient les Allemands du trafic de marché noir. A notre arrivée à Morteau, c'est le contrôle économique F.R. en la personne de M. Cordier, que je connais très bien, qui m'informe de la dénonciation. De ce fait l'affaire s'arrête là, heureusement ! Quelques semaines plus tard, je suis chômeur.

ETE 1941 :

Au courant de l'été 1941, alors que je cherche un moyen de me rendre soit en Afrique du Nord, soit en Angleterre, je rencontre mon ami Gilbert Ménie, en vacance à Morteau. Je lui demande s'il ne connaît pas ce moyen. Sa réponse est que j'ai mieux à faire ici. Nous allons prendre un verre chez M. Jeannerot. C'est là qu'il m'explique qu'il cherche à monter un groupe de Résistance et me propose d'en faire partie. Je répond que je suis son homme.

Nous nous revoyons quelque temps après. Cette fois nous sommes six : Georges Schell, Claude Dodane, Robert Ernst, Fernand Rième, Ménie et moi. G. Ménie nous donne les premières directives, c'est à dire former des sixaines (trouver chacun 6 nouveaux membres) qui ne seraient connues chacune que par son responsable, afin d'établir un cloisonnement. C'est ce que nous faisons. A partir de ce moment-là, nous nous revoyons plus souvent.

Nous devons également établir une liste précise des gens qui collaborent avec l'occupant et si possible fournir les preuves de leur trahison. G. Ménie quand à lui se charge du recrutement d'instructeurs, futur encadrement de notre maquis. Ceux-ci sont a priori les officiers de réserve. Mais ils ne répondent pas massivement à notre appel, à l'exception de trois : Cpt. Richardot, (14-18), Cpt. Médecin Nappey (14-18), Lt. Ligier (39).

Dans le courant de l'été 42, Gilbert me présente un envoyé du B.O.A. afin de reconnaître un terrain propice à un éventuel parachutage. Je l'emmène au Grand-Mont. Ce coin lui convient. Il me donne les instructions et la liste du matériel indispensable à cette opération (lampes torches, signaux à effectuer, caches pour dissimuler le matériel parachuté.) Les familles Jacoulot et Vuillemin, fermiers voisins de cet endroit, sont des nôtres ce qui facilite beaucoup les choses. Les soldats Français de 39 avaient creusé des tranchées à proximité de la ferme du Grand-Mont. Ce sont des planques pour le parachutage toutes trouvées. Avec René Jacoulot, nous disposons des troncs d'arbres en travers de ces tranchées que nous recouvrons de pierres dissimulant le tout. C'est un tra-

vail harassant qui dure un mois car nous ne pouvons opérer que la nuit. Le plus dur à supporter est le manque de nourriture.

Tout de suite je suis chargé d'attendre à l'écoute de mon poste de TSF, le passage du message : " le perroquet monte à l'échelle." sur la BBC. Hélas, c'est en vain.

ANNEE 1943 :

Dans le courant de l'année 1943, un nouvel émissaire des services de parachutage anglais m'est présenté. Et nous recommençons la recherche d'un terrain, celui du Grand-Mont, ne lui convenant pas. Il retient un coin près de Noël-Cerneux, en bordure de la RN, ce qui n'arrange rien. Le parachutage aura lieu en septembre 44, donc après la libération de Morteau.

Mon ami Ménie est instituteur aux Fontenottes. Par la filière qu'il a organisée, de nombreux aviateurs Anglais et US peuvent regagner la Suisse sains et saufs.

Des contacts sont établis avec le Colonel Maurin et son adjoint le Cdt Paul Grenier à Morteau-même. A partir de ce moment, nous pouvons dire que des groupes importants sont formés non seulement à Morteau, mais à Orchamps-Vennes, Les Fins, Villers le Lac, Les Gras, Grand-Combe, Gilley. C'est le secteur "Doubs-Frontière". L'ordre nous est donné de nous effacer le plus possible, pendant l'organisation interne du réseau. Cette période n'est donc pas marquée par des actions notables (43).

Je suis chargé d'aller à Besançon auprès du Cnl. Maurin. C'est le chef suprême pour le Doubs. Il me remet un mitraillette STEN, afin de nous familiariser à son utilisation. Il m'accompagne jusqu'à la gare Mouillère, je monte dans le train avec mon tas de ferraille enveloppé dans du papier journal. A mon arrivée à Morteau, je saute du train au passage à niveau, situé en face du Château Pertusier, siège de la gendarmerie française. J'y dépose mon arme. L'idée est bonne car j'apprends vite que les Allemands étaient en gare. Etait-ce pour moi? Je me sens en effet surveillé depuis quelque temps.

Vers le 10 mars 1943, je suis convoqué pour travailler pour l'organisation TDO, aux chantiers de l'Atlantique à Saint-Nazaire, en qualité de scieur. C'est en effet mon nouveau métier depuis 6 mois. Le Docteur Picard (Père), membre de la Résistance, me conseille de me rendre à la visite à Besançon, muni d'un certificat médical qu'il me fait, prouvant mon incapacité à me déplacer normalement. J'ai été en effet victime d'un accident causant la fracture du péroné droit. Je suis donc ses conseils, et me rend à Besançon. Arrivé à la caserne Lecourbe, le médecin m'examine me reconnaît apte, ne tenant aucun compte du certificat en question. Nous sommes déjà gardés par des policiers Français à la solde de Vichy, entre autre le sergent Blanc de Besançon. On nous cantonne dans la cour, cloturée sur 2 faces par des murs et le long de la rue par des grilles. Seule une porte gardée par une sentinelle donne accès à la rue. Je fais vite

.../.

la connaissance d'un Bisontin, dont je n'ai jamais connu le nom. Il est arrivé dans les mêmes conditions que moi. Tout de suite nous n'avons qu'une seule idée, nous évader. Il faut faire vite, le départ est fixé au lendemain matin. S'il pouvait passer le mur, il serait en pays de connaissance puisque les employés des "Economiques" adjacent sont ses amis. Ils pourraient l'aider dans sa tentative. Je lui propose donc d'aller parler à la sentinelle afin de détourner son attention. Pendant ce temps il escaladerait le mur de 2,5 m, avec l'aide de deux complices. Il attendrait mon signal pour sauter de l'autre côté. Je m'empresserai quand à moi de le dénoncer à la sentinelle, sachant pertinemment qu'elle ne pourrait plus l'atteindre. Profitant de sa surprise et de sa course à sa poursuite, je pourrais m'enfuir à mon tour par la porte, tâche bien mal aisée, puisque ma fracture m'obligeait à me déplacer à l'aide de deux cannes. Tout se réalisa selon notre plan. Je fais environ 20 m dans la rue lorsqu'un taxi au gazogène s'arrête à mon côté. Le chauffeur m'ouvre la portière et me crie "Monte", ce que je fais sans discuter. La voiture redémarre et l'homme me déclare qu'il avait vu ce qui s'était passé et qu'il allait me mettre en lieu sûr. Il m'emmène dans un hôtel à proximité de la gare Viotte. Je n'ai jamais su qui il était mais je le remercie vivement.

Maintenant, il n'est plus question pour moi de coucher dans mon lit, et pendant des mois, ce sont les wagons du "Tacot" du dépôt qui me servent de dortoir, car là, j'ai des amis.

LE 14 FEVRIER 1944 :

Alors que G. Ménie a été muté à l'école de la Madeleine à Besançon, j'apprends par sa soeur qu'il vient d'être arrêté par la Gestapo. Il importe pour nous de visiter son école où il aurait pu laisser des documents compromettants. Je me rends donc à Besançon et me présente au directeur de l'établissement. Je lui demande de me laisser visiter la salle de classe de Gilbert, permission qu'il ne m'accorde qu'avec beaucoup de réticences. Je ne trouve rien, qui puisse le compromettre et nous par ricochet. En sortant de là, au premier coup d'oeil, je m'aperçois que j'intéresse deux quidames placés devant l'Eglise de la Madeleine. Je descends en direction du Pont Battant, le plus tranquillement du monde. Là je rencontre le beau-frère de Gilbert, Chambellan. Je lui explique ce qui m'arrive. Il me confirme mes soupçons, et me prie de le suivre. Nous entrons dans un café qu'il connaît nous commandons deux bières et tout de suite nos deux gail-lards entrent à leur tour, commandent des consommations. Chambellan demande à la patronne où se trouvent les WC. Nous sortons et entrons dans un long couloir qui débouche rue des Granges . Une nouvelle fois l'alerte a été chaude !

MAI 1944 : -

Au cours du mois de mai 1944, je suis occupé au sciage de bois à Morteau, derrière un immeuble, place Carnot, en compagnie de Robert Ernst, également du groupe et de

....

deux jeunes garçons, le fils Sanson et Cyrille Devillers. Je suis abordé par un homme qui me demande s'il existe un maquis dans la région. Tout de suite je me doute qu'il est envoyé par la Gestapo. Je le questionne afin de savoir d'où il venait et qui l'avait renseigné. Il avait quitté la Suisse et s'était arrêté chez un vieux bonhomme à barbe blanche, dans une petite maison entre les Fins et Morteau. Je reconnais d'après sa description le père Devillers. Je lui dis qu'à ma connaissance, il n'y a pas de maquis dans la région, sauf peut-être dans l'Ain, puisque les journaux en avaient parlé. Il insiste pourtant, le vieux l'avait envoyé à moi, chef de maquis ! Je démène tout avec insistance, en prétextant que le vieux n'avait plus toute sa raison et qu'il ne fallait pas le croire. L'homme s'en va. Je le fais suivre immédiatement par Cyrille. Fait extraordinaire, ce dernier n'était autre que le petit-fils du Père Devillers. Cyrille a pour mission de me prévenir immédiatement si l'homme rejoint un Allemand. Trois minutes après il est là. La rencontre a eu lieu devant l'Hôtel du Parc. Je redonne l'ordre à Cyrille de poursuivre la filature discrètement. Il faut savoir où ils vont et ce qu'ils vont faire. D'un autre côté, j'envoie le fils Sanson prévenir son père et vérifier ce qui se passe aux alentours de la villa Bougaud (PC allemand). Une heure après, j'ai confirmation de mes soupçons par Sanson et ma fiancée : les deux hommes ont rejoint un GI Allemand qui ne peut être que le chef de la Gestapo de Dijon.

Je cesse alors toute activité professionnelle en ville, le risque est devenu trop grand.

- (4) B.O.A. Bureau des Opérations Aériennes chargé de correspondre par radio avec Londres pour indiquer les terrains propices aux parachutages après entente avec les équipes de Résistants et le choix du message qui passe à la B.B.C. le jour de l'opération

DANS LES F.F.I. APRES LE DEBARQUEMENT
DE NORMANDIE

Après l'arrestation de Gilbert Ménie, le Colonel Maurin donne le commandement à Roland Ligier (Chevrier) et désigne comme adjoint le Capitaine Richardot. Ligier est déjà dans la nature depuis quelque temps. De temps en temps, j'assure la liaison entre le groupe et lui.

MEPRISE COMIQUE :

Le 6 juin 1944, jour du débarquement, je reçois l'ordre d'aller prendre possession de deux mitraillettes, à Orchamps-Vennes, chez notre ami Humbert. J'y vais donc en compagnie de Georges Schell. Sur le chemin du retour, un homme nous rattrappe. Il nous demande ce que nous vendons, car nous avons attaché sur le porte bagage de nos vélos, chacun une mitraillette démontée dans un sac. L'homme pense que ce sont des outils. Dans son esprit, nous faisons partie d'une filière qui permet d'échanger des outils provenant de Sochaux contre des denrées alimentaires locales. Il insiste malgré nos négations répétées. Notre embarras est grand, bien que le comique de la situation ne nous ait pas échappé. Nous n'avons pu être débarassé de ce gêneur qu'à son arrivée devant sa ferme.

AUTRE AVENTURE :

Le soir même, nous nous réunissons à la gendarmerie, afin de prendre les ordres donnés par Ligier. Nous devons partir immédiatement au Grand-Mont, et nous installer dans une ferme abandonnée, appelée "Mi-Bois Dessus". En rentrant de la gendarmerie, avec Jean Courpasson, nous passons devant la Coop. Courpasson avait mis une capote militaire avec sur la manche le brassard F.F.I., et moi j'avais un pistolet 7,65 mm dans la poche. Soudain de l'entrée de la Coop, surgit une patrouille allemande qui nous braque une mitraillette sur le ventre. Les Allemands nous demande nos papiers. Je sors ma carte d'identité et leur tends. Courpasson m'imité en se détournant légèrement. Ils nous intimement l'ordre de rentrer chez nous et de nous rendre à la Kommandatur le lendemain pour récupérer nos papiers. Une heure après, nous sommes sur le chemin du maquis : Jean Courpasson, Georges Schell, Claude Dodane, Jean Maillardet, Jean Vauffrey et moi. Nous arrivons donc à la ferme du Grand-Mont très tard dans la soirée. Là nous nous reposons un peu. Le lendemain, dès son travail terminé le père Justin (M. Jacoulot) nous donne les premiers rudiments du métier militaire. Le soir même, nous nous dirigeons vers la ferme de "Mi-Bois-Dessus". Un tour de garde est organisé. Notre activité consiste à dérouiller les vieilles armes et à en récupérer d'autres à certaines adresses qui nous ont été communiquées. Nous organisons également des patrouilles d'observation, car nous avons

l'ordre formel de ne pas toucher aux Allemands. Une vingtaine de jours se passent ainsi. Les camarades s'impatientent. Certains même parlent de redescendre. Vers le 26 juin, Ligier ordonne de regagner Morteau, avec tous les risques que cela comporte. Nous le faisons malgré tout.

Courpasson et moi devons récupérer nos papiers. Le père de Courpasson, en tant que douanier y parvient assez facilement pour son fils. Quand à moi, j'emploie une ruse risquée, mais qui réussit assez facilement. Dans la Grande Rue de Morteau, accompagné de ma fiancée, j'aperçois sur le trottoir d'en face, l'homme qui m'avait pris mes papiers le soir du 6 juin. Avant qu'il ne me voie, je me mets à boiter, à la grande stupéfaction de ma fiancée. Arrivé à la hauteur de l'Allemand, celui-ci me regarde, me reconnaît et me salue. Ce que je fais également. Je continue ma route attendant que l'homme rentre à la Kommandatur située au-dessus du magasin Wetzels. J'y pénètre juste derrière lui. Je lui réclame mes papiers. Il veut savoir pourquoi je ne suis pas venu le lendemain de mon arrestation. Je lui explique, que rentrant précipitamment chez moi, je me suis fracturé une jambe. Il se met à me plaindre, je n'aurais pas du courir, ce n'était pas grave, et il me rend mes papiers.

Trois jours plus tard, nous devons rejoindre le village des Fournets. Là, je rencontre le Cpt. Richardot et une partie de son équipe de Villers le Lac : Billot-Laillet, Camus, Sissini, etc.. Je comprend vite qu'une page est tournée. Pour nous le chef suprême est devenu Richardot. Je rencontre également une partie de l'équipe de Morteau : Sanson, Auguste Louvet, Guy Leibungut, etc... Le lendemain Richardot nous rassemble, c'est la distribution des grades. Du fait que les officiers et sous-officiers de réserve ont refusé de participer, il faut que certains d'entre nous prennent le commandement. Sanson est nommé adjudant, Louvet sergent-chef ainsi que moi-même, Billot-Laillet lieutenant, Camus sous-lieutenant, autant que je me rappelle.

Ma première fonction est d'accueillir les nouveaux arrivants. J'ai le plaisir de voir arriver Louis Kefflin (instituteur aux Gras), dont l'épouse vient d'être arrêtée par la Gestapo et transférée à la Butte. Il est nommé adjudant-chef de bataillon. Il sera le principal documentaliste de nos actions.

NOS ACTIVITES DANS LES F.F.I.

Dès cet instant, le sabotage des lignes téléphoniques commence, auquel participent Schell, Dodane et moi-même, à Gilley, Noël-Cerneux, Longemaison. Ces actions deviennent quotidiennes. Pourtant, certaines ne manquent pas de cocasserie. Ainsi, un soir, entre Remonot et Gilley, je dois couper la ligne reliant Morteau à Besançon et Pontarlier. J'avise un poteau en bordure de la voie ferrée et à proximité d'un rocher. Ce choix se révèle très vite malencontreux. Les fils coupés tombent un à un sur la cloche du signal ferroviaire, provoquant un beau tintamare et un fou-rire chez nous.

Une autre fois, à Noël-Cerneux, sur la ligne Morteau-Belfort, alors que je commence ma besogne au sommet d'un poteau, un side-car allemand surgit. Je ne peut redescendre. Le risque qu'ils m'aperçoivent est bien léger. Je

quelques mètres de moi. Personne ne se rend compte de ma présence. Pressé de terminer ma tâche après cette alerte, j'oublie qu'il fallait couper les fils alternativement de part et d'autre du poteau. Le poteau soumis à une trop grande tension d'un côté, cède, m'entraîne dans sa chute, chute sans gravité pour moi heureusement.

Nous mettons en place des barrages sur les routes. La réquisition de voitures, Citroën tr.av. de préférence, de carburants, de ravitaillements est l'essentiel de nos activités. Je suis chargé par Richardot de le conduire dans ses déplacements, très peu d'entre nous possèdent le permis de conduire. Je dois également commander le groupe de transport constitué par les camions de scierie, de l'usine Vermot-Gaud, du transporteur Nicolle, que les chauffeurs nous ont donné dans la grande majorité.

Le P.C. de Ligier est installé à la ferme du Géo-Gall, près de Longemaison. Une partie de ses compagnons viennent des maquis de l'Ain (Romuald, Boinel, Ariane), Guy Leibungut, lui est mortuacien.

Les premières armes commencent à nous parvenir du Jura : FM anglais, mitraillettes Stem, grenades, Gammon (plastic), Mills (quadrillés).

Commencent aussi les arrestations des traitres. Leur jugement est assuré par les anciens étudiants en droit du groupe. Certaines exécutions ont lieu : Huot, Basse, Witch l'ingénieur des mines de Longemaison, le photographe (dont je n'ai jamais connu le nom, qui suivait les maquis depuis le Vercors, transmettant ses renseignements à l'ennemi), Félix Wetzler de Morteau. Tous ces gens étaient très dangereux et il était devenu vital pour nous de les éliminer.

Au cours d'une patrouille, au carrefour de la "Main", Boinel et Romuald se trouvent face à face avec une voiture allemande, dont un pneu est crevé. Deux officiers s'occupent à réparer. Romuald leur ordonne de lever les mains. L'un porte la main à sa poche, mais Boinel est le plus rapide et le tue. Le second est fait prisonnier. Des documents d'une très grande importance sont saisis.

MISSIONS VARIEES :

Un jour, je suis chargé de conduire Romuald dans le Jura. Ce qui m'amène à la ferme de "LE MUY", lieu de parachutage le plus rapproché de nous, destiné à équiper tout le groupement "Frontière". Un parachutage de 100 avions était attendu pour le 20 août. Pour moi, c'est le début d'une nouvelle mission. A plusieurs reprises j'y retournerai seul ou accompagné d'un camarade. Lors d'une de ces missions, je reviens avec un chargement d'armes. Je vois au centre de Levier le feu rouge. Ce ne pouvait être que celui d'un barrage allemand. J'aperçois bientôt dans mes phares deux hommes et un side-car de la Feldgendarmarie. Je ralentis donc et feins de m'arrêter. Mais lorsque j'arrive à quelques mètres d'eux, j'accélère brusquement et leur fonce dessus, ce qui les oblige à faire un écart qui me met hors de portée. Ils ne peuvent m'atteindre pour l'instant. J'avise une rue à gauche j'arrive ainsi à la sortie du pays. Soudain je me trouve devant un mur de brouillard. Je connais la route, je m'attends à un virage. Je braque, mais malheureusement trop fortement.

.../.

Je quitte la route, fauche une clôture, m'arrête dans un champ. Je coupe toutes les lumières. Cette malencontreuse sortie de route me sauve pourtant. Quelques secondes après, je vois passer à ma gauche et en contre-bas le side-car. J'ouvre ma portière et vais poser le pied. Mais j'ai la désagréable surprise de ne rencontrer que le vide. Je me ravise et sors de l'autre côté et trouve heureusement la terre ferme. Ma vision s'est accommodée à l'obscurité. Je vois alors que la voiture se trouve juste au-dessus d'une carrière. Je suis obligé de dégager la clôture du pare-choc. Je me mets en quête d'une sortie, j'arrive assez facilement à regagner la route. Je fais alors demi-tour, reprends la direction de Levier et rentre par une autre route, sain et sauf.

Quelques jours plus tard, je dois me rendre des Fournets à Gilley, à moto. J'arrive au passage à niveau de Gilley, la barrière est fermée. Mme. Philippe (garde-barrière) se précipite pour m'ouvrir le portillon. Elle me demande comment j'ai réussi à passer, car me dit-elle, il y a environ 15 Allemands embusqués dans le chantier Grégoire que je viens de longer, une centaine de mètres auparavant. J'accomplis ma mission (remise de pli) et je crois plus prudent de repartir par la route du Col du Tounet. En redescendant celui-ci, je me rends vite compte que des impacts de balle se creusent à quelques centimètres de ma roue avant. Je n'ose accélérer, de peur de rattraper la rafale. Si je m'arrête, je vais constituer une cible trop facile. Je continue donc à la même allure, excellent réflexe qui me permet une fois de plus de m'en tirer. Mais je n'ai jamais su si j'avais eu affaire à une patrouille ou à un tireur isolé.

Un autre jour, afin d'intimider l'ennemi, une patrouille se rend sur la RN Morteau-Pontarlier, à proximité de Remonot. Nous savons que les Allemands l'empruntent souvent à bicyclette. Quand ceux-ci arrivent, les hommes leur intimement l'ordre de s'arrêter, ce qu'ils font sans résistance. Les armes, bicyclettes et ceinturons sont saisis et les Allemands renvoyer à pied : nous ne pouvons pas faire de prisonniers. Louis Kefflin, Sanson, ... , participent à cette action. Nos adversaires sont rentrés peu fiers, et ont eu droit aux "vives félicitations" de leur capitaine Hoffmann. Tout ceci m'est confirmé le soir-même par ma fiancée et épouse maintenant, Léone Pierre, qui travaille aux Ets Linder, en face de l'entrée de la villa Bougaud et confirmé également par les membres de la famille Dodane qui habitent aussi en face de la villa, sur l'autre route. Ces personnes nous apportent une aide précieuse en nous renseignant chaque jour sur les faits et gestes des Allemands.

LA LIBERATION DE MORTEAU

Le 24 août, vers midi, Richardot me dit, que sitôt le repas terminé, nous nous rendrons aux Frenelots, chez le maire des Fins, F. Mamet. Nous devons l'interroger sur sa conduite vis à vis de l'occupant (champ expérimental). Vers 14h 15, cet interrogatoire est terminé. C'est alors que nous voyons des camions remplis de maquisards descendre sur la route des Fins, en direction de Morteau. Je dois dire qu'à la suite des sabotages des lignes téléphoniques, les employés des PTT, chargés des réparations, nous avaient prévenu qu'ils ne possédaient plus de matériel et que les Allemands risquaient

.../.

de communiquer par radio. Afin d'éviter cela, nous avons installer une table d'écoute sur la ligne Morteau-Besançon. Un camarade alsacien, Bidermann, a été chargé de ces écoutes. Le 23 août il avait surpris une conversation entre le Général-Commandant la place de Besançon Von Feldert et le Capitaine Hoffmann. Ce dernier demandait des renforts, arguant que le maquis était très puissant. Le général lui avait répondu par la négative, lui intimant l'ordre pour la seconde fois de se replier dans le Jura. Pour nous il n'y avait plus une minute à perdre. La garnison de Morteau partie, tout ce que nous avons préparé deviendrait inutile. Au P.C. des Fourmets, un petit groupe d'hommes, Kefflin, Sanson, Besson, prennent la décision d'attaquer le P.C. allemand dans l'après midi, malgré l'ordre formel qui nous avait été donné du Colonel Lagarde. Ces hommes constitue donc l'équipage des camions. J'avertis Richardot. Il faut rejoindre immédiatement le P.C. allemand afin de prendre le commandement des opérations, puisque le départ en était donné par la base. A notre arrivée les hommes descendent du camion et encerclent la villa Bougaud. Richardot, sans arme, demande le fusil du plus jeune d'entre nous, "le gosse" (Jacquet). Quand à moi, je reçois l'ordre de me rendre à la sortie nord de la ville, afin de couvrir l'arrière. Je ne possède qu'un revolver 7,65. Sur place, je vois M. Greusard père, fermier de l'endroit. Il me prie d'accepter un fusil et des munitions. Je les prends volontiers. Presque au même instant, l'adjudant des douanes, M. Edme, se met à ma disposition. Nous restons sur le pont du CFRFC. Le bruit de la fusillade a cessé. Je pense que c'est terminé. Je laisse donc M. Edme en position et redescends avec ma Traction vers mes camarades.

A peine arrivé, j'apprends que le Capitaine Hoffmann a été blessé et que plusieurs soldats allemands avaient réussi à s'échapper en direction du Doubs. Je me dirige donc, avec l'adjt Hirschy, vers les marais, à pied. Un soldat allemand essaie de se camoufler en bordure du Doubs. Hirschy le blesse grièvement. Ne voyant rien d'autre, je reviens à mon véhicule. C'est alors que je vois arriver une voiture Peugeot 201 de la Wermacht de Villers le Lac. Elle s'arrête à la hauteur de la villa. Dedans se trouve le docteur commandant le Sanatorium des Genevriers où de nombreux malades de la marine allemande de la Wermacht et de la milice française sont soignés. Le Chauffeur de la voiture se rend vite compte de la situation et tente de faire demi-tour sur la route. Mais le moteur cale. Très calmement les deux occupants arrières descendent afin de pousser le véhicule pour le remettre en marche. Ils y parviennent. Je suis le seul témoin de cette action. L'enthousiasme de la victoire a ébloui mes camarades. La population qui s'est déjà mêlée à nous, les gênent aussi. J'avise "le gosse", qui avait récupéré son fusil, lui donne l'ordre de tirer sur le chauffeur de la voiture, mais rien ne part. Je répète mon ordre, le coup part, mais trop haut, malheureusement, c'était son baptême du feu! Je vois alors Hirschy et Fernand Rième. Je les fais monter avec le gosse dans ma voiture. La poursuite commence. Je propose de devancer les fugitifs sans tirer et de les pousser au talus. Mes camarades refusent, préfèrent tirer. Le pare-brise de ma voiture brisé permet le passage des canons qui crachent sans résultats. La réponse ne se fait pas attendre. Une mitrailleuse pointée par la glace latérale arrière, commence à nous arroser. Le tir est plus précis que le nôtre, mais heureusement ne nous cause aucun dommage corporel. Je devais dénombrer par la suite 72 impacts dans la carrosserie!

.../.

A ce moment, mon pare-brise vole en éclats. Je prends mon revolver, et tout en conduisant, je vide le chargeur sur le tireur, sans plus de résultat, la carrosserie le protège. Nous abandonnons provisoirement et revenons au siège du PC allemand. Un de mes camarade étale le drapeau nazi sur le capot de ma voiture, et un jeune fille attache le drapeau français sur le côté gauche. Le dernier prisonnier allemand, le cuisinier caché dans la soute à charbon de la villa, fait sa sortie en compagnie de G. Boucard. L'Allemand a un large sourire, comme s'il était satisfait de la conclusion de l'affaire. Il porte à la main une bouteille de "gnole". Moi je n'ai jamais eu aussi soif, je ne sait pas si c'est la poudre! Je m'empare de la bouteille, la débouche, et en bois trois ou quatre gorgées et la rends à son propriétaire. Celui-ci s'empresse de me remercier et me tape sur l'épaule. Pour lui, la guerre est finie, mais pas pour nous.

Il reste à libérer les postes frontières des Pargots et le Col des Roches. Richardot me donne l'ordre de remonter à notre cantonnement pour demander du renfort, car nous ne sommes qu'une trentaine. Je me fraie un passage à travers les habitants de Morteau. Ils sont tous dans la rue, ils nous gênent considérablement dans notre action. Ils se montrent même inconvenant à l'égard de nos prisonniers. Ils font ainsi preuve d'un courage bien tardif et aussi d'une grande inconscience, car ils s'exposent et nous exposent par la même occasion à des ripostes possible des Allemands de Pontarlier. Nous apprendrons par la suite que certains d'entre eux ont profité de la cohue, du délire, de l'enthousiasme, pour subtiliser certains documents, établis par les Allemands et qui se trouvaient dans leur PC. Ces documents auraient pu compromettre certains habitants de la région.

A la sortie de la ville en direction des Fins, une rafale d'AA atteint mon véhicule sans gros dommages. J'apprendrai par la suite que ces coups de feu étaient partis de la voie de chemin de fer située au dessus des Suchaux. Mais de qui provenaient-ils?

Nous rentrons à notre cantonnement avec des renforts. (50 hommes). Nous formons un convoi qui va se diriger sur Villers le Lac. Là nous apprenons l'arrestation du Lt Bodenberg, adjoint au Capitaine Hoffmann, et de l'un de ses hommes. Notre convoi se renforce de quelques hommes de Villers. Nous nous dirigeons sur le PC des Pargots. Richardot habite à quelques mètres de là. Aussi je laisse la voiture chez lui et continue la route à pied en compagnie de deux camarades belges : Renaud et John. En arrivant dans le virage qui précède la douane, nous avons juste le temps de voir les Allemands quitter leur poste pour se réfugier en Suisse, avec armes et bagages. Quelques coup de feu sont tirés dans leur direction. Un soldat suisse au milieu du pont, monte la garde imperturbable. Mon camarade Renaud avait récupéré la mitraillette d'Hoffmann. Il n'avait jamais vu un soldat suisse. Il me dit : "Qu'est-ce qu'il fait là celui-là ?" Il le confondait sans doute avec un allemand par le costume similaire. Il l'ajuste et tire. Comprenant sa méprise, j'ai juste le temps de relever le canon se son arme, évitant de très peu de toucher le Suisse. Tout cela aurait pu avoir beaucoup de conséquences fâcheuses. (Je rencontrerai par hasard 25 ans plus tard ce soldat suisse. Il m'avouera que les balles lui ont sifflé aux oreilles.) Je rejoins Richardot près de sa propriété et nous reprenons la route en direction de Villers le Lac. Chemin faisant, je lui dit qu'il reste le

Col des Roches. Une discussion s'engage. Je lui propose de téléphoner au chef de poste du Col de capituler. Ce qu'il m'accorde. Il me fait remarquer tout de même que l'absence d'interprète pose des problèmes. Après réflexion, il m'avoue connaître quelqu'un mais en qui il a une confiance assez limitée. Je lui propose tout de même de le convoquer et de se servir de lui. (J'apprendrai 32 ans plus tard que cet homme le Lt Schmuck était son beau-frère.) Le capitaine Richardot a dépêché l'un d'entre nous chez cet homme.

Notre étonnement est grand lorsqu'il nous rejoint à l'Hôtel de France moins de 5 minutes après, car il ne fait pas partie de notre groupe. Il arrive avec son uniforme de chasseur alpin et se met à notre disposition. Richardot lui explique ce que nous attendons de lui. Il prend aussitôt le téléphone et passe notre ultimatum au chef de poste du Col. Celui-ci (un Feldwebel) suggère une négociation d'homme à homme avec garantie que nous n'ouvrirons pas le feu. Ce que nous acceptons. Notre méfiance est pourtant grande. Aussi nous donnons l'ordre immédiatement à nos camarades de prendre position aux abords du poste du Col, d'une part par la voie ferrée, et d'autre part dans les rochers qui surplombent, afin de nous couvrir dans cette négociation. Une demi-heure plus tard, nous partons Richardot et moi, sur les lieux, à bord de la Traction. Au volant de celle-ci, j'arrive à vive allure, alors qu'un FM est posé au milieu de la route et que son servant est en position de tir. Je n'hésite pas et je porte le pare choc à la hauteur du canon en freinant brusquement. Je profite de la surprise pour débarquer. Je sors très vite de la voiture, avec en main une grenade Gammon. Je suis le seul armé, sans intentions bien précises, mais dans le but d'intimider nos ennemis. Le servant se relève. Le Feldweber sur la droite accueille le Capitaine Richardot et Schmuck. Il leur demande de bien vouloir le suivre jusqu'au petit café en face. Je ne les suis pas. J'attends auprès du véhicule, grenade en main. Cette attente dure 3/4 d'heure environ. La rencontre a du être cordiale, puisque tous les hommes sortent décontractés. Me soumettant aux ordres de Richardot, nous redescendons à Villers. Je n'ai aucunes informations des pourparlers. A Villers, nous nous regroupons afin de regagner Morteau. Il est 21 heures lorsque nous arrivons. Mais un drame nous attend.

LE PLUS TRAGIQUE EVENEMENT :

En effet, l'ordre avait été donné avant l'attaque de former des barrages d'arbres sur les routes de Pontarlier à Morteau. Vers 14 heures l'équipe commandée par Louis Fraichot coupe les arbres à la "Guillemette", après le carrefour de Pont de la Roche, mais juste à proximité. Un deuxième barrage est installé 3 km avant la sortie de Morteau, à "l'Eboulement". Tout cela a pris du temps et vers 20 heures, alors que le chef de groupe a reçu l'assurance qu'un autre barrage a été installé sur la deuxième voie Les Gras-Pontarlier il forment un troisième barrage entre les deux autres. C'est alors que survient un camion allemand précédé d'un side-car au grand étonnement des paysans occupés à ramasser leur moissons en bordure de la route, et à la grande surprise du groupe. A ce moment, certains membres du groupe se mêlent aux moissonneurs, d'autres partent en direction de la voie ferrée et du Doubs. C'est la fusillade. Jean Mairot est tué net. Louis Fraichot, son fils Henri et Camille Faivre sont

blessés très grièvement. Un passant, totalement étranger à l'action, Léo Georges, Martiniquais, est blessé également. Alfred Bournez, André Haulet, Aimé Chouffot et son fils Robert, Emile Bourgeois sont faits prisonniers. Les frères Claude et Pierre Remonay mêlés aux moissonneurs s'en tirent sains et saufs. Ils rejoignent rapidement le bois Robert. Les Allemands progressent et se heurtent au dernier barrage (L'E-boulement). Ils font demi-tour et repartent en direction de Pontarlier. Ils s'arrêtent à nouveau sur les lieux de leur forfait afin de s'assurer que les hommes laissés sur place sont bien morts. Henri Fraichot les a vu s'arrêter. Il ne bouge pas. Il prévient son père, proche de la voie ferrée, d'en faire autant. Les Allemands vérifient, mais Louis Fraichot aiguillonné par la douleur bouge. Les Nazis, drogués de fureur lachent une autre rafale décisive pour notre malheureux camarade. Cet ancien de 14-18 décèdera en effet à l'hôpital de Morteau, dans la chambre-même du Capitaine Hoffmann, son ennemi. Les Allemands repartent à Pontarlier par les Gras, avec leurs prisonniers. Ils se heurtent à un barrage à "La Drière". Il redescendent aux Gras où ils passent la nuit. C'est seulement le lendemain matin qu'ils pourront rejoindre Pontarlier.

Ce dernier barrage aurait du être installé plus tôt. Il aurait ainsi évité la tuerie du Pont de la Roche. Le camion transporteur était tombé en panne, empêchant nos camarades d'accomplir leur mission en temps voulu. Ce barrage a donc été mis en place après le passage des ennemis et ces derniers obligeront leurs prisonniers à le défaire.

Notre peine est grande, le danger persiste. Nous décidons, nous groupes d'intervention, de regagner notre base des Fournets. Nous laissons sur place à la villa Bougaud, d'autres camarades du groupe renseignement, afin d'"occuper" les lieux.

UNE LIBERATION CERTÉ, MAIS BIEN PRECAIRE ENCORE :

Arrivés aux Fournets, les camions qui convoient les prisonniers sont là depuis quelques heures déjà. Ligier a déjà commencé d'interroger le lieutenant Bodemberg. J'assiste moi-même à une partie de cet interrogatoire, qui ne nous apprend que peu de chose, mise à part le fait que nous ne sommes pas considérés comme des soldats, car nous n'avons pas d'uniformes, mais plutôt comme des terroristes irrespectueux des accords de Genève. (Grosjean en remontre à son curé !) Comme si son seigneur et maître Adolf avait lui-même respecté les droits de l'homme et du citoyen !

Je lui demande ce qu'il pense des camps de concentration. Il me répond ne pas connaître ce genre de chose. Beaucoup plus tard, en 1945, je poserai la même question à des civils allemands qui me répondront la même chose. Je pense quand à moi, qu'il n'est pas possible d'avancer les yeux fermés sans voir ce qui se passe autour de soi.

Le lendemain 25 août à 8 heures du matin, je suis en discussion avec le Cpt Ligier, quand nous voyons arriver Constant Thiebault, négociant en vin, qui nous apprend que les Allemands de Pontarlier ont investi Morteau, tirant sur tout ce qui bouge. Il faut faire vite. Après une courte conversation, je propose à Ligier d'envoyer M. Thiebault porter un pli aux Allemands, leur intimant l'ordre de ne pas toucher

à la population mortuacienne, sous peine de s'exposer à des représailles de notre part sur leurs camarades prisonniers. Le message est celui-ci : " Si vous touchez à la population, les 42 prisonniers en notre possession seront fusillés."

Ligier en approuvant et rédigeant même ce message le remet à C. Thiebault. Celui-ci hésite, ce qui est bien compréhensible, mais il accepte tout de même après quelques instants de réflexion. Les Allemands prennent connaissance de notre ultimatum. De plus le Cpt Hoffmann, blessé et en traitement à l'hôpital de Morteau, leur donne l'assurance que la population mortuacienne n'est coupable en rien dans cette affaire. Les Allemands décident de faire demi-tour et repartent sur Pontarlier.

Contrairement à nos prévisions, ils empruntent la route des Gras, embarquant au passage les prisonniers français qu'ils avaient fait la veille à Pont de la Roche.

Quelques jours après, nous dirigeons les prisonniers allemands sur la ferme du "Gros Bugny", en direction du Jura.

D'un autre côté, un ultimatum est lancé à la garnison du Sanatorium. Cet ultimatum précise la reddition avec armes et bagages. Un refus leur est difficile. En effet, ils peuvent d'un instant à l'autre être privés d'eau et d'électricité et de téléphone. Cette opération est menée par nos camarades Jeandheure, Dimitri et M. Remonay. Richardot envoie un parlementaire en la personne du Cpt Schmuck. Il en résulte que la garnison passera en Suisse avec armes et bagages, convoyés par nos propres camions jusqu'au Col des Roches. Et c'est ce qui est fait. Je tiens à préciser que j'ai mis en garde le Cpt Richardot à propos de cette transaction. Je sais parfaitement que les maquis du Jura ont besoin d'une monnaie d'échange qui aurait très bien pu être cette garnison. Pourtant il m'objecte que le manque de nourriture et d'effectifs auraient rendu le voyage difficile. Et de toutes façons, il est le chef, et c'est à lui de donner les ordres.

Le passage débute le 26 août à midi et se termine vers 13 heures, lorsque le Colonel Lagarde arrive alors que les deux derniers camions passent. Il fait de très vifs reproches au Cpt Richardot sur sa façon d'agir. Il me rejoint ainsi dans mon désaccord. Il est malheureusement trop tard.

Le 27, alors que je suis en mission de liaison dans le Jura, le maquis des Fournets déménage aux Sarrazins. Ce qui m'occasionne une profonde surprise à mon retour, d'autant plus que c'est un paysan voisin qui me communique la "nouvelle adresse" et que je transporte des armes. Je songe à ce qui aurait pu arriver si j'avais trouvé à la place une compagnie allemande. Cette absence de prévention et de précautions élémentaires est à mettre sur le compte du manque d'organisation de l'improvisation, de tout le nouveau que nous avons découvert tout à coup. Je mets le cap sur les Sarrazins et j'y parviens sans encombre. Nous y restons quelques jours. Pourtant certains d'entre nous descendent à Morteau rendre hommage aux Monuments aux Morts. D'autres participent à la défense de Beaume les Dames face à la contre-attaque allemande des blindés venus de Belfort. Cette contre-attaque fait suite au passage de certains de leurs éléments d'origine russe à nos côtés.

Le 5 septembre au matin, nous dirigeons une partie de nos effectifs, desquels je suis, en direction de Pontarlier. En effet, la première armée française arrive à Mouthe, tandis

....

que l'armée US arrive à Ornans. L'attaque de Pontarlier est imminente. Nous allons leur prêter main forte..Ces effectifs sont placés dans la forêt située à l'est de Doubs, afin de couper une éventuelle retraite des Allemands en direction de la Suisse. Romuald est chargé d'entrer en relation avec le PC Français cantonné à Houtaud. Je le conduis au volant de la Traction à cette mission. C'est alors que nous rencontrons les premiers éléments Français à Doubs. L'accueil et les retrouvailles sont chaleureux, comme on peut l'imaginer. Nous exposons le but de notre mission au lieutenant qui commande le détachement. Ce dernier nous décourage fortement. En effet, les Allemands retranchés dans la caserne Marguet, tirent avec une mitrailleuse lourde sur tout ce qui se présente dans la plaine entre Doubs et Houtaud. Alors que nous sommes en conversation, je me rends compte qu'un buisson inhabituel se trouve au milieu du Doubs. J'en fait part à mon lieutenant. Celui-ci est très étonné, mais étant donné mon origine, ma connaissance parfaite des lieux le convainc. Se saisissant d'un fusil, il tire dans le buisson. Celui-ci se met tout à coup à descendre la rivière. Il a servi de cache à un Allemand qui fuit !

Comme nous insistons pour continuer sur Houtaud, le lieutenant accepte à condition que nous suivions une escorte composée d'une jeep et de 3 soldats marocains. Nous arrivons bientôt à découvert. Les premières rafales arrivent remarquablement bien ajustées, puisqu'elles ^{couche} d'emblée la jeep qui nous précède blessant grièvement le passager arrière. Elle continue tout de même. A notre tour nous sommes victime du tir, mais notre situation est plus enviable. Nous bénéficions de l'abri partiel d'un talus d'un mètre. Réalisant la situation, je préviens Romuald d'enverser sa portière pour pouvoir s'appâter au plancher. J'en fait autant, en essayant de conserver la direction. Les balles déchirent le toit. Nous passons tout de même. Avec les première maisons d'Houtaud, nous arrivons au PC Français où le Colonel Gouttard nous accueille d'autant mieux qu'il est le cousin de Romuald. Nous venons de croiser un char français qui se dirige sur la caserne Marguet. A ses côtés se trouve un fantassin Marocain atteint d'une balle (balle qui a cabossé le casque sans le traverser); il est pris d'une crise de folie, il court à découvert en insultant les ennemis. Ses camarades le calment et le ramènent sain et sauf. Le char atteint la Caserne Marguet, s'arrête à trente mètres environ en face. Il tire un seul coup de 75. Ce coup met fin à toute résistance à cet endroit. Les détonnations que nous entendons à présent, nous apprennent que le combat continue aux alentours. La plupart des Allemands sont faits prisonniers tandis que quelques uns s'enfuient en direction des Gras où les attendent nos patrouille. L'entrée dans Pontarlier est très difficile, non pas à cause de l'ennemi, mais parce que toute la population a envahi les rues et se jette sur les libérateurs pour les acclamer. Le PC de Gouttard peut quand même s'installer dans la ville après un très grande perte de temps.

Dans l'après-midi, nous quittons Pontarlier en compagnie des officiers français, pour visiter Morteau libéré, et quelques hommes sont placés à la caserne, ainsi qu'au Russey, Maiche et Saint-Hyppolite. Alors que nous arrivons aux abords de Pont-de-Roide, des soldats Français nous conseillent de faire demi-tour. En effet, ils avaient rencontré beaucoup de résistance ennemie. De plus leur avance très rapide les avait privé de tout ravitaillement. Il n'ont même

.../.

plus d'essence pour leurs véhicule. Leur situation n'est pas très enviable. Nous rebroussons donc chemin et remontons sur Maîche. Nous y passons la nuit, excellente, puisqu'elle est à l'image de l'accueil que nous avons reçu l'après-midi.

Nous rentrons Romuald et moi à Morteau. Nous avons hâte de retrouver nos camarades et nous devons rendre compte de notre mission. A partir de ce moment-là, notre tâche locale est terminée. Nos groupes servent dans un premier temps de gardes frontières de Villers le Lac à Mouthe. Certains d'entre nous, dont je suis, n'en restent pas là. Ils décident de rejoindre l'armée régulière pour continuer le combat, pour battre l'ennemi jusqu'à son écrasement. Certains s'engagent dans la 1ère Armée, tandis que l'on forme à toute hâte le 1er Régiment de Franche-Comté, fondé dans le 27ème R.I., le 8ème Bataillon de Marche du Doubs qui devient le 60ème R.I., comprenant uniquement les maquisards de Franche-Comté et Bourgogne.

Marcel BIDAUX

Les signatures qui suivent sont celles de camarades qui ont tous participé à la formation du mouvement de Résistance dans la Région de Morteau, et qui ont également participé aux faits.